



# Classe de femmes

## Unité des femmes

Quand nous avons repris les notions de classe de sexes et de sexage, c'est évidemment parce que cette analyse nous avait paru juste et nous avons sauté sur l'occasion pour dénoncer le fameux primat de la contradiction bourgeoisie/prolétariat. Mais nous souhaitons l'approfondissement de l'analyse (en particulier tout le champ de la sexualité était presque évacué), nous mettons en garde contre le risque de dogmatisme. Aujourd'hui le schématisme le plus grand règne dans l'analyse, le concept de classe est devenu un mythe, l'anathème est de rigueur !

Qu'est ce qui s'est passé ? D'abord la notion de classes de sexe a trouvé un fondement, justement dans la sexualité : l'hétérosexualité est imposée aux femmes « au nom d'une soi-disant complémentarité de par la différence sexuelle ». On sait que dans cette « différence » la femme est jugée inférieure. Freud en témoigne. Le nouveau est la mise en avant de l'obligation à l'hétérosexualité comme élément décisif de notre asservissement.



## Comme on batit un mythe

cette analyse, sans doute assez juste (j'espère y revenir dans un prochain article) a été dévié de deux façons : d'abord en privilégiant le rôle de l'appropriation privée par un homme « ce qui fait une femme, c'est la relation particulière avec un homme... relation à laquelle les lesbiennes échappent » (Monique Wittig). C'est oublier que le sexage est total, implacable, collectif, dès notre venue au monde.

Mais de plus ne se situent-elles pas dans cette logique de la Différence quand elles écrivent « le pli d'aimer l'opresseur et de se couper de la Même » ? Toutes les femmes, la Même ? L'homme, l'absolument Autre ?

Ne revient-t-on pas à une unité mythique des femmes, « différentes », conception de Psych et Po, honnie par les radicales ? Les analyses opposées se rejoignent-elles ?

Peut-être bien quand on navigue dans le mythe. Quand le terme de classe est donné comme un dogme. Ce terme est une approche, il n'est valable que s'il est dynamique pour créer notre unité, pas s'il nous fige. Au lieu de chercher à créer notre solidarité au-delà de nos contradictions, la logique des lesbiennes radicales a été de ne considérer que la stratégie de l'ennemi, donné comme une unité sans failles, alors que nous revenions la proie de divisions entre « collabos » et vraies résistantes.

## Classes et individus

C'est refuser de voir que, dans ce cadre historique, social, des rapports induits par le patriarcat, s'inscrivent plein de contradictions, traversant les individus.

C'est vrai qu'aujourd'hui, en dehors de luttes dans le domaine de l'appropriation collective (avorte-

ment, viol, travail, une partie du mouvement ne glorifie que trop l'individuel, l'instinctuel. « A la rencontre du 8 mars, la contradiction donnée aux L.R. était trop souvent de ce style : « je suis homo, hétéro, c'est comme ça, pas d'explications » les désirs sont des pulsions, la politique n'a rien à y voir ». Ou encore on entendait un discours lénifiant sur l'amour « cessons d'être narcissiques, aimons l'autre dans sa différence » (même plus précisé si c'est un homme ou une femme, et quel genre de différence !). On lit, dans un article, pourtant nuancé : « ce qui pousse à vouloir renverser l'oppression des femmes, c'est la contradiction d'aimer un homme ». Bon, j'entends bien que certaines, à certains moments d'une relation, puissent avoir cette motivation. Mais notre lutte ne part pas de là, elle part, semble-t-il de notre révolte, de l'into-



léable. Pour nous et les autres femmes. Avons-nous donc tant d'acquis dans ce domaine de l'amour ? Comment peut-on dire : « l'amour n'a pas un pouvoir lénifiant ». Oui, l'amour fait fonction d'écran, oui, la pression à l'hétérosexualité est terrible, et, plutôt que d'être notre expression, notre sexualité est l'effet de la pression sociale, ou de son refus.

Mais, à l'opposé, reconnaître la force de ce système de classe doit-il entraîner de nier la diversité, les contradictions ? Peut-on dire que les hommes sont tous absolument des oppresseurs « tous des violeurs » ? Nous savons que non qu'ils peuvent apprendre à nous aimer, parfois, comme nous savons que de notre côté nous ne sommes pas toutes aussi absolument opprimées. Nous ne nous réduisons pas à nos positions de classe. S'il n'y avait pas des

contradictions, des failles dans ce système, nous ne pourrions même pas lutter. Il y a, dans tout ce que nous vivons, maternité, amour, l'institution qui nous déforme, nous lamine, mais aussi des bribes d'expériences vraies, de communication. Les femmes seraient-elles seules capables d'amour, et les hommes, l'absolument Autre, pas du tout ?

## Quelle stratégie ?

Pour revenir à cette notion de classes, la lutte des classes ne vise pas à l'extermination des oppresseurs, mais à la destruction des rapports d'oppression. Les marxistes peuvent imaginer : il n'y aura plus d'exploiteurs ni d'exploités, mais des individus sociaux libres (du moins tendanciellement). Mais c'est sûr que pour les sexes, il ne suffit pas de dire : il n'y aura plus de rôle d'homme/rôle de femme, mais seulement des hommes, des femmes libres. Le mot « femme » est tellement recouvert par notre « fonction » par le spectre de la « nature biologique » différente, qu'on fantasme à bon droit sur cette notion de femme, à la recherche d'une identité pas piégée. « La lesbienne n'est pas une femme ni économiquement, ni politiquement, ni idéologiquement » (M. Wittig). Il me semble que ce que nous serons, nous l'inventerons peu à peu. Notre identité, nos identités, plutôt. Foin de définitions : femme, pas-femme. Nous serons toujours femmes, mais comment ? Petites filles de nos petites filles, dites-le nous !

Mais surtout comment imagine-t-on s'en sortir par des raccourcis, à si peu ? Se mettre en marge du système n'est pas forcément la meilleure manière de le combattre. Je pense que c'est une des stratégies possibles, essentielle même : la pratique lesbienne a un rôle privilégié pour dénoncer le mythe de la complémentarité et la norme hétérosexuelle. Créer un front lesbien était utile pour toutes les femmes. Mais pas en rupture. D'abord parce qu'il faut que ce soit assumé par toutes comme étant une de nos voies. Ensuite, parce que ce n'est pas de toute façon une voie suffisante pour abattre le patriarcat. La lutte doit traverser les rapports individuels et la pratique hétéro.

La solution ne sera jamais une nation lesbienne et un système patriarcal intact pour la plus grande partie des femmes.

Au delà de l'anathème et de la rupture, le débat peut-il continuer et les idées s'enrichir de l'analyse des contradictions ? Le plus grave serait la rupture dans la pratique soit consommée. Nous luttons pour le même but. □

Francine Comte